



Coffret indien, palissandre, XVIIIe.

«Plus on progresse, plus il y a à apprendre»

Alexis Renard, 38 ans

Ce Rémois d'origine hésitait entre la rive droite et la rive gauche parisiennes. Alexis s'est établi sur l'île Saint-Louis, à côté de l'Institut du Monde arabe. Sa spécialité ? L'art indo-persan, dont les objets ont souvent tendance à partir dans les fondations du monde musulman. Ce qui n'empêche guère les particuliers de s'offrir chez lui, pour quelques centaines d'euros, des représentations en bronze du dieu hindou Ganesh.

Comment êtes-vous entré dans le métier ?

Je voulais faire du cinéma. Finalement je me suis dirigé vers une formation d'histoire de l'art appliquée au marché, à l'EAC à Paris, puis vers un master en management culturel. J'ai débuté en achetant un objet d'art précolombien en terre cuite de 500 ans avant J.-C. On y voit les empreintes du potier : ça donnait l'impression de serrer la main à celui qui l'avait fabriqué.

Pourquoi cette spécialité ?

J'ai reçu un choc à la mosquée-cathédrale de Cordoue, en Espagne. Cet espace de prière m'a permis de comprendre l'organisation des motifs dans le monde islamique. On se perd dans une immensité où les décors se répètent à l'infini.

Votre âge était-il un problème dans ce domaine d'érudits d'âge mûr ?

N'ayant pas de barbe blanche, j'ai dû gagner une image respectable. Il faut exister depuis un certain temps pour que les gens accordent leur confiance. Après un stage à Londres chez Christie's, j'ai passé deux ans aux Puces de Vanves avec des moyens limités avant d'ouvrir ma galerie en 1999. Quand on est jeune, on a envie de tout apprendre ! Les

objets plus anciens étant très difficiles à trouver aujourd'hui, je me suis spécialisé dans les arts décoratifs du monde indo-persan et les empires tarclifs de l'Asie centrale entre le XIVe et le XVIIIe.

Quel accueil avez-vous reçu en montrant de l'art contemporain pakistanais ?

Lors de ces expositions ponctuelles à la galerie consacrées au renouveau de la miniature pakistanaise, mélange de méthode traditionnelle et de discours actuel – de l'abstraction poétique –, j'ai eu le plaisir d'intéresser des gens très pointus en miniature ancienne.

Le métier a-t-il changé ?

Avant, les marchands avaient pignon sur rue. On leur apportait des objets et ils les vendaient aux visiteurs. De nos jours pour se faire connaître, il faut faire des publications, créer des ensembles, des événements. Aujourd'hui un chineur éloigné prend un objet en photo et l'envoie aussitôt pour avoir un avis. Plus généralement, ça ne va pas être l'émeute chez quelqu'un qui fait du mobilier classique un peu rustique... Ce que j'aime ? L'idée que plus on progresse, plus les limites reculent. ♦